

Mardi 1 juin 2010

Esprits de femmes : inventaire poétique

À travers des formes multiples, satiriques, comiques ou tragiques, elles se sont rassemblées à l'occasion de la troisième édition du festival « Esprits de famille » au Théâtre 71, qui se déroule les 28 et 29 mai 2010. Elles, ce sont les femmes, les dix belles artistes à qui Pierre Ascaride, pour la dernière année à la tête de son théâtre, donne carte blanche. La première journée nous en fait rencontrer quatre : Valérie Puech, Dominique Hennegrave, Chantal Galiana et Emma la clown. Par petites touches successives, et malgré quelques inégalités dans la programmation, on se laisse agréablement pénétrer par ces prismes originaux qui sont autant de façons d'être femme. Ou de façons d'être, tout simplement.

Esprits de famille, plus encore qu'un festival, est un concept qui permet de faire se rencontrer des artistes, de faire évoluer des formes encore en gestation en les proposant à un public. Aussi ce processus se poursuit-il pour certains artistes d'une année à l'autre du festival. Cet événement est aussi l'occasion de faire découvrir à des amateurs de spectacle vivant des voix, des personnalités, des idées nouvelles. La soirée se déroule entre l'atmosphère intimiste et feutrée du bar et la salle de spectacle, d'aspect plus « sérieux ». Et d'un spectacle à l'autre, les spectateurs restent, visiblement enchantés de leur soirée.

L'ombre, ou plutôt la lumière de Wajdi Mouawad plane sur le festival. Étroitement associé au Théâtre 71, il avait régalié la salle d'un couscous littéraire lors de la première édition d'Esprits de famille. Ensuite accaparé par le succès qu'on lui connaît, il contribue encore au repas familial, discrètement, en y propulsant de tout frais talents. Valérie Puech est de ceux-là. Ici, depuis la seconde édition du festival, elle évolue seule et nous présente cette fois la forme aboutie de son premier solo : *le Baiser*. Fantasque mais désespérée, légère mais pleine de sagacité, elle donne à la perfection le ton, l'esprit de la soirée. Tout en nuances. Dans cette joyeuse fantaisie, l'intrigue est pur prétexte : le personnage veut parler du baiser et il le fera. Et cette jeune fille moderne, qui attend un appel de son « Prince soporifique », en connaît un rayon sur le sujet. Pour preuve, elle brandit dès qu'elle arrive sur scène, visiblement exaspérée, un affreux dessin de poisson préhistorique dont le corps anguilliforme se clôt sur une grosse mâchoire béante. Selon sa charmante théorie, c'est de cette créature nommée *lamproie* que l'on hériterait l'habitude, la tradition, du baiser. Nul parti pris d'antiromantisme cependant : à travers une palpitante alternance de styles et de sentiments, l'artiste brosse un portrait hétéroclite et inattendu d'un geste devenu banal. La puissance d'évocation du baiser ne tarde pas à se faire ressentir. Le public, comme par hasard majoritairement féminin, sourit, s'attendrit.

Mais il reste bien des contrées à explorer, aussi toute transition serait superflue. Changement de décor : on se rend dans la salle de spectacle pour assister aux *Portraits série/portraits cruels* de Dominique Hennegrave. À l'opposé de l'excentricité du *Baiser*, une femme arbore une sobre tenue noire. Elle tranche ainsi crûment sur une scène immaculée. Son corps, ainsi mis en évidence, semble être lui aussi d'une parfaite neutralité. Attention aux faux-semblants : voilà ce qu'elle nous rappelle en nous livrant son regard, d'une grande acuité. Avec des mots simples, directs, elle campe des personnages, hommes et femmes de tous milieux et de toutes natures. Elle use pour cela de trois techniques successives : la description au service de portraits-visages, le mime qui façonne des portraits-mouvements, et enfin le dialogue artificiel qui nous offre des portraits-conversations. La neutralité initiale laisse alors place à une étonnante faculté d'incarnation, à une femme aux mille visages. À certains moments pourtant, les descriptions se font tellement précises que l'on se croirait à une lecture d'un roman de Robbe-Grillet. C'est en effet un regard assez similaire à celui que l'on trouve dans le « Nouveau roman » qu'elle nous livre, appuyé et précis à l'extrême. Voici un défi à saluer que celui de traduire une telle vision sur scène.

L'immersion dans les sentiments puis dans le regard nous a donné à voir une posture féminine résolument ancrée dans le présent. Pour vraiment saisir la complexité, la diversité de cette posture, il fallait pour terminer convoquer le passé. Car Esprits de famille, c'est aussi le lieu de rencontre des générations, et de recreation d'un dialogue qui se tarit. Et puisqu'il fallait en outre terminer sur une note de légèreté, c'est Chantal Galiana qui est venue avec son *Carnet d'une drôlesse du port de la lune*. L'allure mal assurée, touchante, elle nous chante son enfance bordelaise, son quotidien de petite fille décrit dans ses petits bonheurs et ses petits soucis. Le récit peut sembler quelque peu désuet, la langue plutôt pauvre, mais on se laisse tout de même gagner par cette naïveté et par le son des guitares manouches qui l'accompagnent.

Emma la Clown, qui mériterait bien plus que ce bref commentaire, vient clore la journée de la même façon qu'elle l'a ouverte : en couleur, en rire et en poésie. Avec aussi la joie anticipée de la retrouver le lendemain, elle et sa promesse de poursuivre ce bel inventaire des sensibilités féminines.

Anaïs Heluin
Les Trois Coups